

UN PETIT HUSSARD

Dans les derniers jours de l'année 1914, tombait au champ d'honneur un jeune français, Max Barthou, fils unique de l'ancien président du conseil et grand maître de l'Université, qui a ce titre que je veux seul retenir ici, a droit à notre respectueuse et douloureuse sympathie.

La carrière si courte, et la mort de ce jeune homme ont été racontées par le grand écrivain français, Pierre Loti, dans un article de tous points remarquable.

Sans doute, les exemples foisonnent des soldats qui meurent courageusement pour la défense de la Patrie, et s'imposent à notre admiration.

Mais, ne méritait-il pas une place d'honneur au Livre d'Or de la guerre, cet engagé volontaire de 17 ans qui, en faisant le sacrifice d'une vie toute pleine de promesses, a montré qu'il savait soutenir le poids de l'héritage paternel?

"Il s'appelait Max Barthou; il était un de ces fils uniques, tant chéris, dont la mort brise deux ou trois existences pour le moins... et on a déjà trop oublié chez nous, tous ce que son père avait de pensée d'habile courage pour nous rendre cette loi de trois ans, sans laquelle la France entière serait aujourd'hui sous la botte du Monstre.

"Certes, il n'avait pas fait davantage, le petit Max, que ces milliers d'autres qui ont donné leur vie si magnifiquement. Ce n'est donc pas pour cela que je parle de lui d'une manière spéciale. Non c'est beaucoup, sans doute, parce que ses parents sont pour moi des amis très chers, mais c'est aussi à cause de lui que j'ai aimé bien; et j'éprouve une mélancolique joie à dire le petit être charmant qu'il était.

"D'abord, il avait su rester enfant, comme autrefois ceux de ma génération; et c'est si rare chez les jeunes Parisiens d'aujourd'hui qui, pour la plupart, bien qu'on ait commencé d'y mettre ordre, sont à dix-huit ans, des petits docteurs insupportables. Rester enfant... tout ce que cela dénote non seulement de fraîcheur et de modestie, de discernement, de sens juste et clair!

"Bien que très érudit, presque trop pour son âge, il avait su se garder simple, naturel, au foyer familial qu'il quittait à peine, quelques heures dans la journée, pour aller suivre ses cours. Lors de mes brefs passages à Paris, quand il m'arrivait de m'asseoir à la table de ses parents, je causais avec lui malgré la timidité si gentille qu'il y apportait et chaque fois j'appréciais mieux sa douce franchise et profonde petite âme. Je le vis encore après dîner, dans le salon intime où il s'attardait un moment avec nous avant d'aller finir ses devoirs; à cette heure-là, il lui arrivait souvent même l'incorrection de la chose, de s'accrocher contre les genoux de sa mère, peur être plus près d'elle, même de se coucher à ses pieds sur le tapis, et de faire l'enfant câlin tout en taquinant — oh! très doucement, bien entendu, — un vieux chat de Siam qui avait été compagnon de ses plus jeunes années et qui maintenant, grognait à tout le monde excepté lui. Mon Dieu! c'était hier, tout cela! Au printemps dernier cela se passait encore ainsi; le petit héros que vient de tuer la mitraille allemande, se roulait volontiers par terre, pour jouer avec son ami, le vieux chat grognon.

Mais, en ces trois derniers mois, quelle métamorphose! Dans un couloir du quartier général, j'avais rencontré il y a huit jours à peine, un élégant et décidé hussard bleu qui, après m'avoir fait correctement le salut militaire, restait là, planté à me regarder, n'osant rien me dire, mais étonné de ce que je ne lui disais rien... Ah! le petit Max que dans la première seconde je n'avais pas reconnu sous ce costume nouveau! un petit Max de dix-huit ans, très changé au coup de baguette de la guerre, et devenu soudain un homme dont les yeux rayonnaient maintenant d'une joie grave. Il venait d'obtenir ce qu'il avait tant désiré: partir le lendemain pour l'Alsace, aller au feu!

"Alors, vous avez ce que vous voulez lui dis-je; vous êtes content!" — "Oh! oui je suis content!" Cela se voyait du reste dans son regard... Et je lui dis adieu après lui avoir souhaité en riant, la belle médaille, la plus belle de toutes celles qui s'attache avec un ruban jaune bordé de vert... En moi-même, aucun pressentiment que je venais de lui serrer la main pour la dernière fois. Sans aller vers la bataille, combien il avait pour cela déployé d'insinuante persévérance, car son père, bien entendu, n'aurait rien fait pour le retenir, mais s'épouvantait de forcer un peu sa destinée et ne céda que pas à pas, joyeux mais angoissé en même temps de voir s'élever si vite sa belle volonté ardente. D'abord, il avait fallu le laisser s'engager; ensuite, comme il s'énermait d'impatience dans ces dépôts où l'on prépare nos enfants pour le feu, il avait fallu le faire partir avant son tour. Le généralissime qui l'avait vu arriver avec plaisir, eût souhaité le garder à ses côtés, mais lui doucement, et fermement, protesta lors d'une visite de son père au grand Quartier-Général. "Ici, dit-il je me sens trop abrité; avec le nom que je porte, ce n'est pas possible. Ne devrais-je pas au contraire, donner l'exemple?" Et, retrouvant tout à coup cet enfantillage qu'il avait eu la grâce exquise de conserver, cachée sous son uniforme de soldat, il ajoutait avec son sourire d'autrefois: "D'ailleurs, papa, être le fils du service de trois ans, cela me met dans l'obligation tu comprends bien, d'en faire au moins trois fois plus que les autres." Son père, il va sans dire, avait compris avec tout son cœur; tellement compris, que, partagé entre la fierté et la détresse, il demanda aussitôt qu'on l'envoyât en Alsace. Et à peine était-il arrivé là-bas à Thann où c'était jour de bombardement, un imbécile paquet de mitraille allemande, lancé on ne sait d'où sans aucune utilité militaire, et pour le seul plaisir du mal, le brisait comme une chose quelconque. Il n'avait pas eu le temps d'en faire trois fois plus que les autres." Non en moins d'une minute, sa jeune existence, précieuse était éteinte à jamais!

"Quatre autres de ses compagnons de glorieux rêves étaient en même temps tombés à ses côtés. Et on les confie tous, le lendemain, à cette terre d'Alsace redevenue française. Pour lui, le pauvre petit hussard bleu, les gens de Thann qui depuis hier n'étaient plus allemands, voulurent d'eux-mêmes faire quelque chose d'un peu spécial, parce qu'il était le fils "du service de trois ans"; sur son cercueil ils avaient mis de belles dorures naïves, ces alsaciens délivrés, comme pour un petit prince de contes de fées; et ils le portèrent à bras, lui seul, tandis que ses compagnons s'acheminaient derrière lui sur un char. Après le service dans la vieille église, on avertit toute cette foule-au moins trois mille personnes qu'il était extrêmement dangereux d'aller plus loin. Le cimetiére était dans un lieu découvert, épié par les lunettes allemandes, et ce long cortège risquait fort d'attirer la mitraille des barbares qui ne perdrait pas une aussi belle occasion pour tuer. Mais personne n'eut peur, personne ne s'arrêta, et jusqu'au bout, le petit hussard fut reconduit par tout le monde.

"Et ils sont des milliers de nos enfants qui auront été fauchés ainsi. Enfants des villages ou des châteaux, qui représentaient tout l'espoir, toute la raison de vivre pour des mères, pour des pères, pour des grands-pères ou des aïeules; pendant dix-huit

ans, vingt ans, des sollicitudes les avaient entourés nuit et jour, des tendresses les avaient couvés; on avait suivi avec des regards anxieux et continuels leur croissance physique et morale; pour quelques uns même c'était de lourds sacrifices, des privations que l'on avait dû s'imposer dans les familles les plus humbles, afin que leur santé pût s'affermir, que leur esprit pût s'ouvrir, s'orienter et s'orner de belles images — et puis, tout à coup, les voilà, les chers petits si laborieusement et si amoureuxment préparés pour la vie, les voilà, les chers petits héros!

Oh! exécution! malédiction! au monstre de férocité et de fourberie qui a déchaîné tout cela. Puisse se prolonger beaucoup sa vie pour qu'au moins il ait le temps de beaucoup souffrir! Et après, puisse-t-il vivre encore et rester bien conscient et lucide à l'heure de franchir le seuil éternel où, sur la porte qui ne s'ouvrira jamais plus, se lit et flamboie dans le noir la sentence de suprême horreur: "Ceux qui entrent ici doivent abandonner l'espérance."

"PIERRE LOTI"

La Déception Allemande

Décidément, les historiographes et poètes réquisitionnés afin de chanter la louange des chefs de l'armée du kaiser et du kronprinz, comme les griots qui suivent les rois nègres, ont été obligés de réserver pour une occasion meilleure les sons de leur tambour et les fumées de leurs encensoirs.

C'est que la valeur française, une fois de plus, a déjoué les calculs héroïques de l'ambition germanique. L'heure de cette attaque sauvage qui prend parfois l'aspect d'une tentative désespérée, a trouvé notre armée, notre nation toutes prêtes à repousser d'un seul élan, d'un seul cœur, la ruée des Barbares, acharnés par une sorte de hantise, sur la forteresse de Verdun.

Il leur fallait Verdun, moins encore pour des raisons militaires que pour des motifs dynastiques. Leur fallait Verdun, pour procurer au kronprinz une réclame "kolossale". Ils ont si souvent annoncé à leur armée saturée de mensonges, à leur peuple gorgé de fausses nouvelles, la prise de cette forteresse de l'Est, dont l'Histoire a fait l'un des remparts séculaires de la nationalité française! Nous avons publié naguère l'authentique carnet de route d'un sous-officier de l'armée du kronprinz. Ce malheureux, qui fut tué dans le pays meusien au mois de septembre 1914, raconte, d'après les propos de ses chefs, l'encerclement et la prise de Verdun par la glorieuse Altesse qui l'envoya, lui et tant d'autres, au-devant de la mort!

Est-ce que l'armée allemande, est-ce que le peuple allemand seraient les enfants, d'une mystification macabre qui dure depuis dix-huit mois? Est-ce que, maintenant, une leur de vérité pénètre dans les cerveaux bruts que Guillaume et son état-major de professeurs et de reîtres ont bourrés de grossières impostures? Est-ce que l'Allemagne serait fatiguée de travailler inutilement pour le roi de Prusse? On le dirait, à voir l'espèce de frénésie avec laquelle les Prussiens du kaiser sont précipités par leur chef à l'assaut des retranchements de la région fortifiée de Verdun, à travers la rafale de fer et de feu qui creuse des vides effroyables dans leurs rangs serrés. D'un geste fou, mené inconsidérément par cette sorte de puissance invisible qui précipite les tyrans vers la chute fatale et l'inévitable châti-

ment, le kaiser sangant a jeté ses hommes, ses Prussiens, ses régiments du Brandebourg dans une épouvantable aventure. Il les sacrifie à son orgueil et à la vanité du triste héritier de son trône chancelant. Joueur insensé, il joue son va-tout. Il offre au destin, comme un suprême enjeu, la destinée de son peuple. Jamais peut-être l'égoïsme inhumain d'un chef de bande ne fut poussé à un pareil degré de démesure et de brutalité. Mais plus la dynastie prussienne se couvre de crimes, plus nos soldats et nos officiers se couvrent de gloire. Nous pouvons le dire avec une légitime fierté; l'univers entier est en admiration devant leur sublime héroïsme. De tous côtés, et même de la part des neutres les plus exposés à l'inféodation germanique, nous recevons, sous des formes innombrables, le touchant témoignage de cette unanimité dans le respect et dans la confiance. — Le Temps.

ment, le kaiser sangant a jeté ses hommes, ses Prussiens, ses régiments du Brandebourg dans une épouvantable aventure. Il les sacrifie à son orgueil et à la vanité du triste héritier de son trône chancelant. Joueur insensé, il joue son va-tout. Il offre au destin, comme un suprême enjeu, la destinée de son peuple. Jamais peut-être l'égoïsme inhumain d'un chef de bande ne fut poussé à un pareil degré de démesure et de brutalité. Mais plus la dynastie prussienne se couvre de crimes, plus nos soldats et nos officiers se couvrent de gloire. Nous pouvons le dire avec une légitime fierté; l'univers entier est en admiration devant leur sublime héroïsme. De tous côtés, et même de la part des neutres les plus exposés à l'inféodation germanique, nous recevons, sous des formes innombrables, le touchant témoignage de cette unanimité dans le respect et dans la confiance. — Le Temps.

AMUSEMENTS



GRANDE EXCURSION A Donaldsonville Plaquemine ET NEW ROADS

Dimanche, 21 Mai

Prix, Aller et Retour \$1 à \$1.50 TEXAS & PACIFIC RY. Bureau des Billets, en Ville: 207 RUE ST-CHARLES.

Une vraie Villégiature Préparée PAR LES GULF COAST LINES

AGENT DES BILLETS 229 rue St-Charles

AMUSEMENTS Soixantième Grand Festival Annuel de Mai DONNE PAR LA "ANCIENT UNITED ORDER OF DRUIDS" SOUS LES AUSPICES DU GRAND GROVE OF LOUISIANA Au bénéfice du fonds de secours des Veuves et des Orphelins Courses, Jeux d'Enfants, Revue Militaire, Baseball, Musique, Danse, et une foule d'autres amusements. Prix d'Entrée - - - 25c GRATUIT POUR ENFANTS AU-DESSOUS DE 12 ANS. DIMANCHE, 14 MAI 1916 AUX FAIR GROUNDS

QUARANTE-ET-UNIÈME GRAND VOLKSFEST AU BÉNÉFICE DE L'ORPHELINAT ALLEMAND-PROTESTANT Dimanche et Lundi, 21 et 22 Mai Southern Park

EXCURSION SPÉCIALE VIA NEW ORLEANS GREAT NORTHERN RAILROAD Correspondant avec Louisiana R'y and Navigation Co. A L'OCCASION DE L'INAUGURATION DU Gouverneur élu Pleasant BATON ROUGE, Lne 15 MAI 1916

Table with columns: Départ, Horaire, Aller et Retour. Lists routes to Bogalusa, Lakeview, Rio, Sun, Bush, Tallahatchee, Florence, Franklinton, Zena, and Isabel.

Si cela vient de THE EUREKA C'EST DU BON. Spécialité de Thés et de Cafés. Téléphonez, Venez, ou Ecrivez. HARTWELL ROSSON, Propriétaire. 551 rue Poydras.

A. CRESSON, PEINTRE ET COLLEUR DE PAPIER PEINTRE-DÉCORATEUR ET MARBREUR 515 RUE BOURBON. Phone Main 4192-W. Prix fournis avec plaisir. 19 de-c-06 dim

E. CLAUDEL OPTICIEN 918 RUE DU CANAL Successeur de E. & L. Claudel En face de la plus grande Maison Blanche. Près Baronne Pas de Succursale. Verres de Course. 21 de-c-06 dim

NEW ORLEANS ENGRAVING AND ELECTROTYPE CO. LTD. 111 RUE ST. CHARLES. Dépôt: Station Terminale, rue du Canal. Phone Main 2939.

F. J. BUISSON 1112-11-16 RUE NORD LIBERTÉ. Tous Travaux dans le Plombage et Chauffage par la Vapeur. Téléphone Hemlock 9.

FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS. No. 87. Commencé le 3 février, 1916.

Les Deux Petites

GRAND ROMAN PARISIEN Par HENRI KEROUX

(Suite.) Moi aussi, j'ai entendu que quelquefois parler de vous... Julien de Quincy, n'est-ce pas? — Vous y êtes! — Oh! mais dites donc, il faut absolument se connaître mieux que ça... C'est vrai qu'on a la permission de retirer son loup au souper, mais jamais je n'aurais le temps d'attendre jusque-là... il faut que je vous voie... que je vous voie... que je vous voie immédiatement! — Et vous? — Moi aussi, pardonnez-moi... Dites-moi, vous ne craignez pas d'avoir froid? — Non... — Alors, allons dans le jardin... D'ailleurs, nous n'y resterons pas longtemps: le temps d'enlever notre loup, de considérer nos traits respectifs, et nous revenons...

Ca va? Une minute après, tous deux se trouvèrent dans une allée où on ne pouvait les apercevoir, et s'arrêtèrent au pied d'un gros chêne qui étendait ses rameaux à demi dénudés sur un petit rond-point où s'épanouissait une corbeille de fleurs aux corolles éblouissantes: — Là, nous serons très bien ici, déclara Renée... On va enfin pouvoir faire tout à fait connaissance. Je vais compter et, quand je dirai trois, chacun enlèvera brusquement son loup... Attention! je commence... Un... deux... et trois! Brusquement, ils avaient retiré en même temps leur masque de soie, et, muets, sans une parole, ils se regardèrent un instant... — Eh bien? questionna Julien... — Eh bien!... c'est tout à fait l'idée que je me faisais de vous... Vous ressemblez à votre père, c'est frappant... — Alors, vous me trouvez bien? — Très bien... Et moi? — Je ne sais pas si vous ressemblez à M. le duc... je ne le connais pas; mais vous êtes très bien aussi... — Non... je ne lui ressemble pas du tout... oh! mais là, pas du tout... — Qu'est-ce que vous pensez de ma frimousse de petite sauvage? — Mais vous n'avez pas l'air d'une sauvage... — Ta... ta... ta... vous dites ça pour me faire plaisir.

— Non, je vous assure... — Si... Mais que voulez-vous? ça tient à mon éducation, à ma manière de vivre là-bas, au Brésil... J'étais toujours dans la campagne, à cheval... hâlé par les rayons du soleil, galopant les cheveux au vent comme une Diane chasseresse... Mais à Paris, heureusement, tout ça va se modifier... Tenez! dans six mois, vous verrez déjà combien elle sera modifiée, la petite sauvage... — Mais je vous affirme que vous ne me faites pas le moins du monde l'effet d'une petite sauvage... — Oui, je sais, les Français sont galants, et vous êtes Française... En tout cas, je suis enchantée de vous avoir vu... — Moi aussi... — Et maintenant qu'on se connaît... remettons nos masques et reentrons dans le bal... Oh! n'aurait qu'à nous voir... — Vous venez, monsieur Julien? — Voilà, mademoiselle Renée... — Et puis, dites-donc? — Quoi? — Dire monsieur au fils de celui qui m'a sauvé à vie, ça m'ennuie, vous savez... — Ne le dites pas... — Vrai, ça ne vous fera rien? — Si... ça me fera plaisir... — Alors... Vous venez, Julien? — Voilà, mademoiselle Renée... — Ah! non, ce n'est pas gentil, ça... Vous aussi... ou alors, je reprends mon ton de protocole.

— Soit!... Voilà, Renée! — A la bonne heure! Et tous deux se faufilèrent dans les salons, où personne, d'ailleurs, n'avait remarqué leur absence... Pendant ce temps-là, une autre scène, presque identique, mais qui n'avait rien de prémédité cependant, se déroulait à l'hôtel du duc de Salavédra... Se croyant seul, dans une des chambres du premier étage, ce dernier avait un moment retiré son loup de velours et parlait à son intendante, qui l'appela respectueusement monsieur le duc lorsqu'il fut aperçu, visage découvert, par Alice de Quincy, laquelle allait avec une des femmes de chambre faire recoudre le bas de sa jupe de bohémienne, sur laquelle, dans la cohue des danseurs, quelqu'un avait marché... Au bruit des pas se faisant à peine entendre sur le tapis moelleux, le duc avait mis rapidement son loup, mais pas assez vite, cependant, pour que madame de Quincy n'eût le temps de l'apercevoir... Cette vision, qui n'avait duré que deux ou trois secondes à peine, ne fut pas toutefois sans l'impressionner vivement... — Non, je me trompe, murmura-t-elle, je me trompe évidemment, puisque, depuis dix-huit ans bientôt, il est mort englouti dans les flots de l'Océan. Et pourtant... cette ressemblance... Si c'était lui... lui le mari de Berthe Jean Villeroi?

Oh! elle en aurait le cœur net... Elle était femme, et par conséquent rusée, adroite, elle trouverait bien un moyen de savoir à quoi s'en tenir... Le questionnaire, ne serait pas chose difficile... Si elle avait vu le duc, lui ne l'avait pas vue, n'avait même pas aperçu son costume de bohémienne... Et comme M. de Salavédra rentrait dans le bal, sans se douter une demi-seconde des soupçons dont il était l'objet, remerciant la camériste qui n'avait pas fait de difficulté de dire que la personne qui se trouvait là un instant auparavant, costumée en doge, n'était autre, en effet, que son maître, le richissime duc de Salavédra, Alice pénétrait dans un des salons, presque en même temps que lui... Madame de Quincy n'eut pas de peine à retrouver le seigneur vénitien, qu'elle venait de quitter... Debout dans l'embrasure d'une fenêtre, il regardait ses invités passer en tourbillonnant devant lui, emportés dans une sarabande folle, lorsque, se payant d'audace, la jolie bohémienne s'approcha lentement du premier magistrat de la république de Venise et, sans plus de préambule, attaqua carrément la conversation: — Vous ne dansez donc pas, Altesse Sérénissime? — Non, sémillante bohémienne... mais vous-même?... Vous n'aimez donc pas la valse? — J'en raffole, au contraire... Mais pour le moment, il y a une autre chose que je préférerais...

— C'est?... — De vous emmener là-bas, dans ce petit coin écarté... — Diab! vous me faites peur... — Et puisque je suis une gitana, une bohémienne, de vous dire la bonne aventure... — Cela vous ferait bien plaisir? — Oui, un grand plaisir... — Soit, alors!... Mais je vous préviens que je n'y crois pas... — Parce que vous avez eu affaire, jusqu'ici, à de fausses divines, répondit Alice... Mais moi j'ai étudié le grand art des tarots et des lignes de la main, la science de la chiromancie, en un mot, et je me charge de vous prouver dans un instant que s'il y a de vulgaires charlatans dont la divination est illusoire, il est aussi de vraies chiromanciennes qui, comme moi, peuvent vous dire le passé et vous dévoiler l'avenir... Veuillez retirer le gant de votre main gauche, je vous prie, Altesse Sérénissime... Et, lui prenant la main, elle l'examina attentivement; puis, à voix basse, comme si elle avait peur d'être entendue: — Bien que vous ayez un casque sur votre visage, je vous connais... — Et je me nomme, perspicace psychoniste?... — Le duc de Salavédra... Est-ce cela? — Peut-être... mais continuez, car vous êtes très intéressante, vous savez... répliqua-t-il, un peu embarrassé. A continuer.